

Tissage et métissage culturels en Amérique latine

Nelson Vallejo-Gomez

« L'Amérique latine est un creuset de création en mutation permanente, vivante, une pouponnière étoilée de pensée méridionale, de pensée du sud, de pensée complexe ».

Edgar Morin

Les pays latino-américains sont des « bouillons de cultures » vivantes qui ouvrent un espace d'espoir et d'avenir pour une conscience d'humaniste planétaire. Ils n'ont certes pas le monopole de la création culturelle, pas davantage celui de l'esprit concret ou de la conscience pleine, mais ils possèdent une capacité avérée à tisser, dans leur trame hétéroclite, l'altérité, d'où leur trait distinctif au niveau mondial : le métissage. Ce métissage est un réservoir de prescription esthétique, éthique, sociologique et politique, librement disponible, comme des logiciels en code source ouvert.

Le poète mexicain, Octavio Paz, nous lègue la première réflexion de fond sur le métissage culturel latino-américain. Dans un recueil d'essais interdisciplinaires, profonds, riches, complexes, à lire et relire à voix haute et en silence, le Prix Nobel de littérature 1990 s'inspire des différentes sciences humaines (anthropologie, archéologie, philosophie, histoire, psychologie, ethnologie...) pour saisir, grâce au fil conducteur de l'intuition poétique, l'être mexicain et, à travers celui-ci, comme en miroir, l'être latino-américain. Je parle d'un ouvrage publié en 1950 et ayant pour titre initiatique « *El laberinto de la soledad* » (*Le labyrinthe de solitude*)

Cette intuition poétiquement forte et complexe est que le Mexicain, comme le Latino-américain, comme tout un chacun face à l'univers, comme tout être humain face à sa conscience, est un orphelin ontologique¹. Entre grands poètes, il y a comme des vases communicants. René Char a une intuition similaire dans son

¹ Cf. le chapitre « Les enfants de la Malinche », in PAZ, Octavio. *Le labyrinthe de la solitude*. Editions Gallimard, Paris, 1963

recueil « *Feuilles d'hypnose* » (1946), en disant que l'héritage de l'être humain sur cette planète « *n'est précédé d'aucun testament* ». Il y va d'une découverte poétique clé, selon laquelle, tout fondement est inépuisable, dès lors que notre conscience ne le fixe à un seul paradigme, ni à dieu unique, ni à une idée ou à principe idolâtré ou idéologisé.

Un jeu de translation me fait penser que la culture qui soutient et nourrit l'homme latino-américain de la fin du vingtième siècle et du début du vingt-et-unième siècle n'est plus gouvernée uniquement par le paradigme culturel de la civilisation occidentale, car la prise de conscience face au miroir brisé d'une conscience d'humaniste planétaire est qu'il y a maints paradigmes culturels.

En fait, si l'on a longtemps craint une Amérique latine dépourvue d'authenticité culturelle, parce que dépendante du syntagme, des codes, de la logique et de l'épistémè, de l'histoire et de l'épée d'Occident, l'éveil produit dans le monde par les horreurs du « siècle de fer planétaire » (l'image est d'Edgar Morin pour se référer au 20^{ème} siècle), la fin des « grands récits » et de toutes les promesses du logos occidental, la libération des langages que provoque dans le monde l'homme numérique, tout cela a contribué en filigrane à la prise de conscience que l'Europe en son être même n'était, elle aussi, qu'une *subsidiarité de voie romaine* (l'analyse appartient à Rémi Brague). Dès lors, face au miroir de cette subsidiarité, l'Amérique latine ne pouvait être qu'une subsidiarité de subsidiarité, un labyrinthe de solitude.

Pour Octavio Paz, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, l'Amérique latine ne peut plus regarder sa création culturelle uniquement dans l'être subsidiaire européen. Du reste, elle s'en est libérée depuis. Elle est, face à la création de formes artistiques et politiques nouvelles, tout aussi seule et ouverte que l'Europe face à la mondialisation. Toute culture est créatrice par nécessité ontologique, vitale, organisatrice et signifiante.

En outre, la décadence des valeurs et la crise de la Modernité en Occident – « transmutation des valeurs », dira Nietzsche pour contrecarrer le nihilisme européenne, se trouvent en creux des Guerres mondiales monstrueuses au début du vingtième siècle. Comment repenser dès lors la notion d'humanité, de progrès, de bien et de beauté ? Et cela même, après avoir sombré dans l'horreur absolue de la « solution finale » ? Fallait-il passer par l'examen philosophique de l'authenticité ontologique, à retrouver selon Heidegger dans une question renouvelée à la racine même sur l'Être et le Temps en Occident ? Ce questionnement peut s'avérer une

logomachie bien séductrice et en définitive illusoire, sans changement de paradigme ni réforme de mentalités.

L'Amérique latine en a pâtit en ricochet, car l'on y avait longtemps considéré son expression culturelle marquée de *facto* et de *juris* d'inauthentique. L'esprit colonial et la spoliation systématique des ressources naturelles depuis la mal nommée « découverte de l'Amérique », le ravissement des âmes par les prêtres catholiques l'asservissement des corps par les colons hispaniques, français et anglais, puis étasuniens, cela faisait croire que le centre de gravité culturelle de l'Amérique latine ne pouvait être qu'à l'extérieur d'elle-même, soit à l'étranger, en Europe occidentale, à Madrid, Londres ou Paris, puis à New-York. Cela provoquait alors un sentiment d'oppression et de révolte du côté latino-américain et, du côté des européens, surgissait l'argument fallacieux selon lequel « Désordre », « Chaos », « Inconsistance », « Indiens », « Métèques », « Nègres », tous ces sangs mêlés n'avaient pas d'identité ni fondement propre, et qu'en définitive la « culture latino-américaine » n'avait pas d' « authenticité ».

Reste que la découverte de l'inauthenticité ontologique et donc culturelle de l'Europe même, vécue dans les entrailles de l'horreur de la guerre (dont l'Histoire n'est qu'un « *pied de page de Platon et d'Aristote* », selon une image quelque peu hyperbolique de Borges), donna lieu à un renversement de miroir pour l'Amérique latine, provoquant ainsi une libération théologique (la « théologie de la libération ») et métaphysique (à travers le roman, notamment), et bientôt politique et économique. Car, contrairement à l'Europe moderne, l'Amérique latine possède un trait distinctif qui peut lui permettre de s'insérer durablement et plus librement dans la mondialisation, d'y apporter une conscience d'humaniste planétaire : son tissage et métissage culturels.

Réel enchanté, enchantement du réel

Les maîtres anciens en cartographie poétique auraient cherché à classer la fascination et l'hilarité produites à la lecture de *Cent ans de solitude* (Buenos Aires, 1967) -un chef d'œuvre pourtant inclassable, par l'oxymore « réalisme magique ». Ils espéraient sans doute inscrire ce tissage culturel inédit dans le sillage d'un autre chef d'œuvre qui ne répondait guère davantage au canon de la logique traditionnelle et de la taxonomie poétique européenne.

Mon anamnèse se réfère ici à un roman d'à peine cent quarante pages, publié à Mexico plus de dix ans avant *Cent ans de solitude*, plus discret et plus

secret, parce que plus initiatique que le demi millier de pages qui racontent l'inépuisable saga des Buendía. Là où le Prix Nobel colombien, García Márquez, joue d'une langue baroque, à la métaphore gluante et puissante, Juan Rulfo, maître de la mémoire profonde mexicaine, celle de la seule et vraie révolution agraire en Amérique latine, la Révolution mexicaine, de l'héritage catholique colonial et des cosmogonies précolombiennes, fait imploser en simplicité la langue de Castille, libère celle-ci de la logique classique, et crée un espace de mémoire unie dans sa diversité, un vécu singulier et un récit collectif, dans lequel il y a un chao-cosmos de mondes possibles.

Il est vrai que, à l'époque, la littérature latino-américaine ne semblait être qu'une « *nébuleuse se rapprochant des constellations européennes* » (l'image est de Roger Lescot). Mais *Pedro Páramo* et *Cent ans de solitude* font partie d'emblée du patrimoine culturel de l'humanité. Véritables étendards de libération artistique à l'égard de siècles d'oppression et de colonialisme culturel européen. Leur coup de maître se devait d'entrer dans les codes de la littérature classique occidentale, fût-ce par le truchement d'un « réel magique », dépourvu de rationalité et gros de raisons. A mon sens, il s'agissait en fait de la mise en scène romanesque, vivante, d'un nouveau paradigme mental, le paradigme de complexité, celui de l'homme méridien et du métis, dont la méthode est magistralement proposée par le premier humaniste planétaire du vingtième siècle, Edgar Morin (l'image appartient à Alain Touraine).

Certes, avant ces monuments littéraires, il y a eu d'autres hommages magnifiques à l'autonomie de penser et de créer, libérés du maître-colon, preuve que les utopies étaient et restent possibles : la *Lettre de Jamaïque*, par exemple, écrite par Simón Bolívar en 1815. Le Libérateur américain s'y approprie les idées du Siècle des Lumières et de la Renaissance européenne pour dire en quoi et pourquoi doit émerger dans le « nouveau monde » une révolution véritable, une conscience humaniste nouvelle, qui doit être portée par un nouvel homme, l'homme méridional (celui qui n'est ni colon hispanique ou anglo-saxon, ni esclave Noir africain ou Indien d'Amériques). En précisant qu'il s'agit d'un « être entre deux », Bolívar ouvre la voix pour une autre logique de pensée, pour un autre paradigme, celui qui intègre l'exclu et en même temps l'inédit, l'émergent. Cet homme méridional est en fait l'homme du tissage et du métissage culturels latino-américains, qui se fait connaître aujourd'hui librement dans le monde, grâce à la révolution numérique et, somme toute, favorisant la liberté d'expression, des moyens de communication. Cette Amérique latine qui est, comme le dit si joliment

Edgar Morin, « *un creuset de création en mutation permanente, vivante, une pouponnière étoilée de pensée méridionale, de pensée du sud, de pensée complexe* ».

Au cours du siècle dernier, il y a eu également maintes grandes figures qui ont montré la force et la diversité de ce métissage culturel, en peinture, poésie, littérature, architecture... -en faire une liste serait un affront à ceux que je risque d'oublier. Mais il y a cette institutrice lumineuse du nord du Chili pour convoquer ici tous les visages de femmes latino-américaines, à la lisière des Andes, abandonnée par son père à trois ans, vivant dans la pauvreté et la dureté, devant gagner sa vie à l'âge de quatorze ans et portant dans son corps fragile le souffle puissant d'un esprit libre, d'une libertaire, d'une poétesse : premier Prix Nobel de Littérature pour l'Amérique latine (1945) et pour une femme, la seule femme à ce jour à l'avoir obtenu dans cette région : Lucila Godoy Alcayaga, dit Gabriela Mistral.

Terre de poètes, le Chili est aussi la patrie de Nephtali Ricardo Reyes, dit Pablo Neruda, Prix Nobel de Littérature en 1971. Son œuvre poétique est un hymne à l'amour vaincu et l'amour vainqueur, à la femme visible, celle de mes yeux et de mon âme bien aimée. Un chant à la mer qui, comme l'a su écrire aussi le romancier colombien Tomás González (in *Au commencement, il y a la mer*) est toujours en recommencement et en métamorphoses : ce sang noir sel et vert émeraude, bouillon de vie.

Neruda nous a légué l'une des plus belles et émouvantes Histoires interdisciplinaires (archéologique, ethnologique, politique culturelle) de l'Amérique latine, sous la forme d'un grand poème de voyages et de Livre d'heures, Livre de pèlerinages et de processions en anamnèse : *Chant général* est un hommage considérable au tissage et métissage de la diversité culturelle latino-américaine, depuis ses grands ancêtres précolombiens jusqu'au souffle révolutionnaire bolivarien qui va permettre l'instauration des Républiques libres et démocratiques, en passant par l'apport colonial, ne serait-ce que celui de la langue de Castille : « *ils prirent tout l'or et nous laissèrent la langue* », s'amusait à dire Neruda ; l'or de la langue en fait.

Il y a cette autre poétesse lumineuse, une très belle métisse, Blanca Varela, née à Lima en 1926, morte en 2009. Ses vers chantent comme nuls autres la luminosité minérale du désert côtier péruvien, désert qui croit de l'intérieur comme un mal métaphysique : nostalgie de l'être non encore advenu et pourtant pressenti déjà en creux dans la trace des possibles non accomplis. Il m'est arrivé de

les entrevoir, ces paysages de l'âme, dans certains tableaux du peintre péruvien, Fernando de Szyszlo, comme une correspondance amoureuse avec les poèmes de Blanca Varela.

Il suffit d'être à Rio de Janeiro à l'occasion de son célèbre carnaval ou bien à Barranquilla, sur la côte du caraïbe, en Colombie, pour voir et entendre ce métissage bariolé et créatif dans la musique, la danse, les habits, les mets et les boissons. Il y va de l'hétérogénéité d'espace et de temps qui fait émerger le jeu de rôles et de masques, qui oxygène les carcans des habitudes et le muraillement conventionnel de l'exclusion. La *Samba* comme la *Cumbia* ou le *Vallenato* sont des airs dansants et chantants à la fois, qui rappellent les sources hispaniques, africaines et indigènes de ces régions latino-américaines. Ces musiques, longtemps tenues à l'écart par les élites locales, sont aujourd'hui l'expression d'un métissage puissant et d'une diversité culturelle reconnue. Le *Vallenato*, par exemple, est inscrit depuis 2015, selon l'UNESCO, en Patrimoine immatériel de l'Humanité.

Du reste, il suffit de parcourir les villages et villes des Andes ou des vallées latino-américaines, lors de leurs différentes fêtes patronales, pour constater l'inépuisable créativité des petites gens et des grands commis à bricoler symboles et légendes, à tel point qu'un esprit peu enclin à joindre les extrêmes à l'instant, à saisir à la fois la géométrie et la finesse, y perdrait son latin. Il y a pêle-mêle de l'Ancien et du Moderne, en provenance du legs de l'Europe chrétienne et gréco-romaine, mais aussi des anciennes cultures précolombiennes, africaines, voire asiatiques, le tout habillé des marques de grandes multinationales du marché libéral globalisé. Il y a, en somme, de l'hétéroclite qui ne choque plus l'esprit, puisque c'est terroir pour la créativité et le bricolage.

Le métissage fut un trait longtemps méprisé par un colonialisme européen qui voulait implanter, en miroir dans ses vice-royaumes des « indes occidentales », un idéal réformé, délivré d'apports maure et juif. Or, il est tout cela à la fois, mais avec un saut qualitatif qui le rend, en fait, propre et unique, pour les uns comme pour les autres.

Borges, qui réfléchissait, en majestueux transfuge et insaisissable saltimbanque, les civilisations et cultures réelles et fictives, il avait pressenti l'horreur des miroirs. Dans son poème homonyme, il chante ceci : « *Penser aux rêves, aux miroirs, penser à soi / C'est tout un. / Dieu les a chargé de ce message / Que nous sommes reflet, impermanente image / Et vanité. / Nous font-ils peur ? Voilà pourquoi* ». Or, justement, le tissage et métissage culturels latino-américains ne

craignent plus les reflets de soi, ni non plus ceux de l'autre en face de soi, en soi et pour soi-même. La trace d'Espagne est guérie : celle des Rois d'Aragon et de Castille, qui eurent en leur temps une propension effrayante à la reproduction du même et à l'exclusion de l'autre, à l'intolérance. La « sainte » inquisition fut une institution ténébreuse dont les agents secrets et moins secrets avaient droit de vie et de mort sur les pauvres gens, en particulier les Indiens et les Noirs qui tombaient sous ce délire théologique et politique. Cette donnée ne rendait pas alors l'atmosphère propice à la reconnaissance de la diversité culturelle, ni non plus à l'épanouissement de l'altérité.

Et pourtant, c'est bien en Amérique latine que les arts (poésie, roman, essai, musique, danse, architecture) ont su et savent intégrer de l'identité plurielle et, depuis la révolution numérique, sans complexe d'infériorité ou sentiment de subsidiarité ontologique, le monde entier connaît, sans plus de hiérarchie coloniale, la richesse culturelle latino-américaine.

La capacité à reconnaître et faire valoir la diversité culturelle en provenance du croisement des racines et du frôlement des ailes, par le commerce ou par les pratiques, ne vit le jour en Amérique latine que depuis la prise de conscience de son propre métissage, fier de son héritage pluriel : indigène, hispanique, africain, maure, juif, asiatique (environ 10% de la population au Pérou est d'origine chinoise et japonaise ; la mégapole de Sao Paulo au Brésil possède sa propre chaîne de télévision japonaise et chinoise ; la côte caraïbe en Colombie accueille la plus importante colonie de musulmans en provenance du Proche Orient -la chanteuse de pop, Shakira, en est une des figures emblématiques de ce métissage planétaire). Il faut également souligner la reconnaissance publique par le Président Lula de l'héritage africain du Brésil, pays-continent, pays qui apparaît aujourd'hui comme une des puissances économiques émergentes.

Si l'on explore les courants artistiques en Amérique latine, force est de constater qu'après avoir brisé les arts précolombiens (le potier et peintre-dessinateur chez le Mochica, le tisserand fantastique chez le Paracas, le bâtisseur, le politicien et l'administrateur d'Empire chez l'Inca et l'Aztèque, le mathématicien et cosmologue de génie chez le Maya), les colons hispaniques, en particulier les Jésuites, introduisent la peinture espagnole, italienne, flamande aux fins de conversion religieuse et pédagogique. Or, voilà que, par cette violence, une déviance se met en place et naît une des premières expressions culturelles du métissage américain : l'école de Cuzco (capital des Incas et nom désignant en langue quechua l'ombilic du monde). En effet, deux siècles durant (du seizième au

dix-huitième), on vit stupéfait des Scènes où l'on transmutait sur l'espace pictural le blé en maïs et le poisson en cuy (cochonnet des indes); des anges métamorphosés en arquebusiers et habillés en jupons de fin tricot, aux visages d'enfants; des crucifiés habillés en lingerie raffinée. Mais le clergé ne vit dans cette hybridation baroque et dans les écarts faits à la syntaxe des images pieuses en provenance du moyen âge chrétien qu'une simple « liberté artistique » au service de la pédagogie de catéchisme.

Or, il y avait déjà, en germe, ce qui fait la force du métissage culturel latino-américain : ces hétérotopies et autres digressions aux règles, qui ouvraient et ouvrent encore les portes à une nouvelle syntaxe, relevant d'une dialogique entre la culture européenne chrétienne et l'inépuisable fond précolombien des Andes et des vallées, où vécurent de grandes civilisations comme l'Aztèque et Maya, Quimbaya, Chimú, Mochica, Inca, Paracas. Des ruines sublimes subsistent encore le long de la cordillère des Andes et dans les déserts des côtes de l'Océan Pacifique, où l'on a su conserver et transmettre des savoirs ancestraux, pour les irriguer patiemment et y faire éclore leur étonnante et bénéfique fertilité.

Lorsque la littérature latino-américaine a pris son envol de minerve ou plutôt de Condor, après la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, la pensée à la logique binaire découvre, stupéfaite, disais-je plus haut, l'étonnante puissance des récits tels que *Pedro Páramo* (1952) ou *Cent ans de solitude* (1968). Le Mexicain Juan Rulfo et le Colombien Gabriel García Márquez façonnaient, à leur manière métissée, la langue de Castille, jouant au déconcertant rapprochement des extrêmes et à l'apprivoisement, dans l'espace du langage, du voisinage de choses sans rapport, celles de mondes et de temps pluriels.

Un autre Prix Nobel de littérature, le guatémaltèque Miguel Angel Asturias a restitué en langue espagnole de façon magistrale les légendes des peuples précolombiens en Amérique centrale, notamment celles du Popol Vub maya. Ce tissage et métissage culturel se retrouve en écho dans le livre maître d' Asturias, *Légendes de Guatemala*, qui racontent une cosmogonie riche du Même et de l'Autre. Paul Valéry disait avoir été ensorcelé par la beauté de ces Légendes.

Alphabétisation de l'hétéroclite ou vitalité culturelle

Michel Foucault raconte, dans la préface de son livre *Les mots et les choses* (*une archéologie des sciences humaines* - 1966) que le lieu de naissance de ce livre est dans un texte de Borges : « dans le rire qui secoue à sa lecture toutes les familiarités de la

pensée –de la nôtre : celle qui a notre âge et notre géographie », précise Foucault. Autrement dit, voilà le plus classique de maîtres latino-américains, qui fait une leçon de fondement, de logique, d'archéologie ontologique à la Vieille Europe : une leçon d'authenticité culturelle pour ainsi dire. En effet, l'aveugle visionnaire de son Buenos Aires mythique, Jorge Luis Borges, s'amuse à convoquer dans un de ses contes mi-rationnels, mi-fantastiques, l'effet délirant qui consiste à décrire la taxonomie d'une langue étrangère, la plus lointaine pour un latin, le chinois, en prenant pour fil conducteur la logique linéaire de sa propre langue, en l'occurrence l'alphabet espagnol, pour faire une énumération, mieux encore, une alphabétisation de l'hétéroclite. Le rire de Foucault devient alors jaune (sans jeu de mots, s'agissant du texte de Borges, qui cite « une certaine encyclopédie chinoise ») quand le structuraliste français constate que « dans son sillage naissait le soupçon qu'il y a pire désordre que celui de l'incongru et du rapprochement de ce qui ne convient pas ; ce serait le désordre qui fait scintiller les fragments d'un grand nombre d'ordres possibles dans la dimension, sans loi ni géométrie, de l'hétéroclite ».

La physique quantique et la découverte du principe d'incertitude dans la matière fondamentale ont délogé, au cours du 20^{ème} siècle, la notion quasi divine d'un Ordre conçu comme une Pierre philosophale du paradigme aristotélicothomiste. En effet, des siècles durant, l'Ordre et le Cosmos étaient préférés au Désordre et au Chaos. On y trouvait le fondement métaphysique de la culture européenne, s'agissant de l'univers et, derechef, des mots et des choses. Or, la thermodynamique et la physique moléculaire nous ont appris que l'ordre n'est pas à l'origine du monde, pas davantage le désordre ou le chaos. Il y a, en fait, selon la vision morinienne, une dialogique entre l'ordre, le désordre les interactions et l'Organisation. Cela fait dire à Edgar Morin dans *La Méthode 1 -La Nature de la Nature* (1977) que l'ordre et le désordre ne sont que des composantes nécessaires à l'émergence d'un système organisé, en équilibre et pourtant instable (un atome, une étoile, une cellule, un cerveau, une logique, une théorie...). Autrement dit, si l'univers, la vie, l'homme, la société, la culture ont un fondement originaire, c'est la *Complexité*, i.e. le tétragramme inter-rétroactif d'ordre↔désordre↔organisation.

Il y a en Amérique latine une grande vitalité culturelle, une *Complexité* qui prend conscience d'elle-même. La révolution numérique permet de mieux en rendre compte, car il y va d'une dynamique de reliance, à partir notamment de particularités locales connectées aux problématiques globales et reliées à des réponses circonstancielles et des problématiques locales.

Le tissage et le métissage culturels en Amérique latine possèdent le pouvoir créatif de faire scintiller justement un grand nombre d'ordre possibles. C'est bien sûr la littérature, le roman et la poésie qui nous permettent de mieux comprendre la *Complexité*. J'évoque à nouveau *Pedro Páramo* de Juan Rulfo, où la description rassurante de la nature ouvre toujours l'espace du surnaturel ou de la métaphysique, qui peut-être aussi du métalangage. Lisons ceci ou plutôt écoutons ces phrases : « *L'aube éteignit petit à petit mes souvenirs. J'entendais de temps à autre le son des paroles, et je sentais une différence. Celles que j'avais entendues jusqu'alors n'avaient pas, je le comprenais enfin, pas de son. Elles ne résonnaient pas ; on les percevait, mais sans leur son, comme dans les rêves* ».

La maîtrise d'une langue qui, tout en étant « maternelle », n'est pas la sienne propre, libère la parole de langages, parce qu'enrichie alors de langages possibles. Cette maîtrise a donné aux écrivains et poètes latino-américains, vivants et morts, tous plus vivants que jamais, l'ouverture de voi(x)es à grand nombre d'ordre possible, de *Complexité*, rendant la littérature latino-américaine l'une des plus riches de nos jours : César Vallejo, Borges, Juan Rulfo, García Márquez, Octavio Paz, Blanca Varela, Roberto Juarroz, Tomás González, Héctor Abad Faciolince, Juan Gabriel Vásquez...

Mon hypothèse, inspirée d'Edgar Morin, est que l'Amérique latine est un réservoir d'humanisme planétaire, en ce sens que la relation de l'homme à la nature et à la société y trouve dans son expression une diversité capable de tissage et métissage culturels, capable d'intégrer et vivre au quotidien les contradictions et les complémentarités de la *Complexité* : la dimension trinitaire de tout être humain : *homme/nature/société*.

Nous pouvons voir l'œuvre du métissage culturel de l'homme latino-américain dans les visages beau et tourmentés des tableaux du maître de Quito, Oswaldo Guayasamín. Aller à Quito, cette ville au nom de couteau, comme disait le poète Michaux, vaut aujourd'hui le détour pour le Musée-Chapelle de l'Homme, la fondation Guayasamín et le centre historique de la capitale équatorienne.

Du reste, on trouve toujours, dans les églises baroques de la colonie espagnole, le croisement saisissant de cultures puissantes : l'espagnole, l'aztèque, l'inca, car la plupart des grandes églises catholiques ont été construites en Amérique latine sur et avec les ruines des temples et autres monuments importants des peuples vaincus. Se trouver en face du temple chrétien sur la place principale de la capitale mexicaine, comme en face de celui de la ville de Cuzco,

voilà une impression de violence et de beauté en même temps. C'est aussi cela l'hybridation et le métissage culturel. Etonnante vision que d'imaginer les fondations des Cathédrales chrétiennes irriguées dans la matière par le silence des pierres et tombes précolombiennes. J'ai éprouvé un soir d'été cette même image à la fois crépusculaire et boréale à Thessalonique, où le ciment des temples est fait d'un fleuve de sang multiculturel et de plusieurs civilisations entremêlées.

Nous pouvons constater aussi la force du métissage créatif latino-américain dans les peintures de l'argentin Antonio Berni, dans les cercles grandissant de l'architecture d'Oscar Niemeyer à Brasilia, dans les fresques de Diego Rivera ou les tableaux surréalistes de sa compagne Frida Kahlo au Mexique, dans les formes exubérantes des personnages de Fernando Botero, dans les superbes mulâtresses du peintre brésilien Emiliano di Cavalcanti, dans les abstractions labyrinthiques du peintre colombien Omar Rayo...

Une Amérique latine au visage d'humanisme planétaire

Jusqu'à une époque récente les pays d'Amérique Latine se tournaient le dos. Pire, ils tournaient le dos à eux-mêmes. Ils subissaient la pression violente du colonialisme culturel et économique de l'Europe et des Etats-Unis. En littérature, par exemple, les écrivains latino-américains ne commençaient à être connus et reconnus que s'ils étaient traduits à Paris.

En politique, il faudra un jour reprendre les mots de Bolivar pour trouver une autre union que celle de simples traités de libre commerce ; l'idée d'une union, d'une confédération latino-américaine fait son chemin. Il est curieux de noter, cependant, que bien qu'ils possèdent une matrice hispano-américaine commune, un socle certain de Latinité à travers deux langues sœurs (l'espagnol et le portugais), leurs élites tardent encore à comprendre les bienfaits de l'union politique et économique régionale entre nations.

Les pays d'Amérique-Latine vivent, chacun à leur façon, les tragédies et les richesses de la globalisation et la prise de conscience de la pensée du Sud, de la pensée méridionale, de la pensée globale, de la pensée complexe, bref de la complexité. La richesse de la complexité, c'est l'union de la diversité et de l'unité, les beautés créatrices des rencontres et des mélanges dans tous les domaines. La tragédie de la complexité, c'est l'ampleur des antagonismes qui risquent d'être destructeurs. Et pourtant encore, la démocratie est un régime complexe qui se nourrit d'antagonismes d'idées, d'intérêts, mais qui est capable de régler

pacifiquement les nécessaires conflits propres à la lutte pour la survie et les intérêts divers, à travers les débats, les controverses, la créativité de l'intérêt collectif et des biens publics communs. Le génie démocratique du vingtième siècle sera métisse ou il ne sera pas.

En Amérique-Latine, le grand défi actuel est que les antagonismes, qui la déchirent, puissent devenir productifs (les vieux conflits issus de la colonisation entre la Colombie et le Venezuela, le Pérou, la Bolivie et le Chili, par exemple). Aussi, les grands antagonismes planétaires entre Nord et Sud, Est et Ouest, riches et pauvres, hyper-développement et sous-développement sont-ils présents et actifs en Amérique-Latine, et de manière plus violente qu'ailleurs. Certains pays mêmes, comme la Colombie, vivent à la température de leur propre destruction. Mais nous savons que les forces de vie et de création peuvent utiliser les processus de destruction pour alimenter les processus de régénération.

Il y a fort à parier qu'une nouvelle conscience latino-américaine émergera de cette situation unique, qu'elle puisera dans l'expérience du Sud, la technique du Nord, l'apport des cultures européennes et celui des sagesses asiatiques, la complexité latino-américaine elle-même, les ressources d'un nouvel élan créateur, un message de renaissance culturelle et intellectuelle qu'elle pourrait apporter au Monde, comme l'ont fait au quinzième et seizième siècles les cités de Toscane, qui ont produit la Renaissance européenne.

En relisant la *Lettre de Jamaïque* de Simón Bolívar, l'on peut faire le rêve de voir enfin émerger l'homme méridional qu'il appelait de ses vœux, et avec lui une *pensée méridionale*, capable d'universalité, comme l'ont été autrefois les pensées méditerranéennes d'Athènes et de Rome, une pensée ouverte capable d'intégrer tous les apports extérieurs, mais qui sache que la finalité de son effort historique, ainsi que la mesure de l'humain, sont, non pas dans ce qui est quantitatif, mais dans la qualité, qualité de la vie au premier chef.

La *pensée méridionale* doit être capable d'intégrer dans une rationalité plus ouverte -rationalité complexe justement- une rationalité techno-quantitative du Nord. Elle doit se faire la messagère des besoins et des aspirations des opprimés et des asservis, sans faire oublier les minorités indiennes menacées d'extermination ou désintégration culturelle. Ce sont les voix de la sensibilité humaine, de la souffrance humaine, des malheurs humains qu'elle doit être capable de faire entendre au lieu de les étouffer.

C'est une pensée juvénile, qui contient en elle l'ardeur et la révolte contre le mal, et en même temps une pensée adulte, qui ne promet aucun paradis sur terre. Une pensée, qui veut travailler à un monde meilleur, tout en sachant que c'est illusoire de croire au meilleur des mondes.

Bibliographie ou lectures recommandées

- BOLIVAR, Simón. *Lettre de Jamaïque*. In Éditions de l'Herne, 1986
BRAGUE, Rémi. *Europe, la voie romaine*. Editions Critérion, Paris, 1992
CHAR, René. *Feuillets d'hypnose*. Editions Gallimard, Paris, 1946
FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses*. Editions Gallimard, Paris, 1966
GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel. *Cent ans de solitude*. Editions Suramericana, Buenos Aires, 1967
GONZÁLEZ, Tomás. *Au commencement était la mer*. Éditions Carnets Nord, 2010
HEIDEGGER, Martin. *Lettre sur l'humanisme*. Aubier, éditions Montaigne, Paris, 1966
MORIN, Edgar. *La Méthode T1-T4*. Editions du Seuil, Paris
NERUDA, Pablo. *Chant général*. Editions Poésie Gallimard, Paris, 1984
PAZ, Octavio. *Le labyrinthe de la solitude*. Editions Gallimard, Paris, 1963
RULFO, Juan. *Pedro Páramo*. Editions Gallimard, Paris, 1958